



# Warmérville

**ALINE FAILLE**

Maitre en histoire



On oublie souvent le sort des habitants du nord de la Marne pendant la Grande Guerre pour n'évoquer que la fameuse bataille de la Marne ou le martyr de Reims. Or,

tout comme les habitants des Ardennes et du Nord dont la situation est mieux connue, ils ont dû affronter 4 ans d'occupation. Cet épisode a laissé peu de traces dans les esprits comme dans les écrits. C'est dire l'intérêt que revêt la découverte, à Warmérville, village situé à 20 km de Reims, d'un fonds d'archives exceptionnellement riche ; composé des livres de la commune pendant la guerre et du journal d'un habitant, L. Loth, il permet de cerner avec précision la manière dont une communauté villageoise a géré collectivement l'occupation mais aussi comment, plus intimement, elle l'a ressentie.

## LÉON LOTH

*Léon Loth a déjà 61 ans quand commence la guerre. Artisan peintre resté au village avec sa bru et sa petite-fille de 4 ans, membre du Conseil pendant la guerre, il devient même, en février 1917, maire, avant que Léon Harmel ne reprenne sa place. Dans son journal, tenu dès le 31 août 1914 et dont il enterre les cahiers au fur et à mesure dans son jardin, il relate, sur le vif et souvent avec humour, son quotidien d'occupé.*

**W**armérville est en 1914 un bourg agro-industriel prospère de 2 000 habitants dont une des deux usines textiles est d'ailleurs dirigée par Léon Harmel, une figure emblématique du patronat catholique social de l'époque. Le mois d'août 1914 s'était écoulé plutôt calmement. Mais le 31 août, brutalement, la guerre rattrape le village. Les combats sont désormais tout proches. Les Allemands, maîtres des Ardennes,

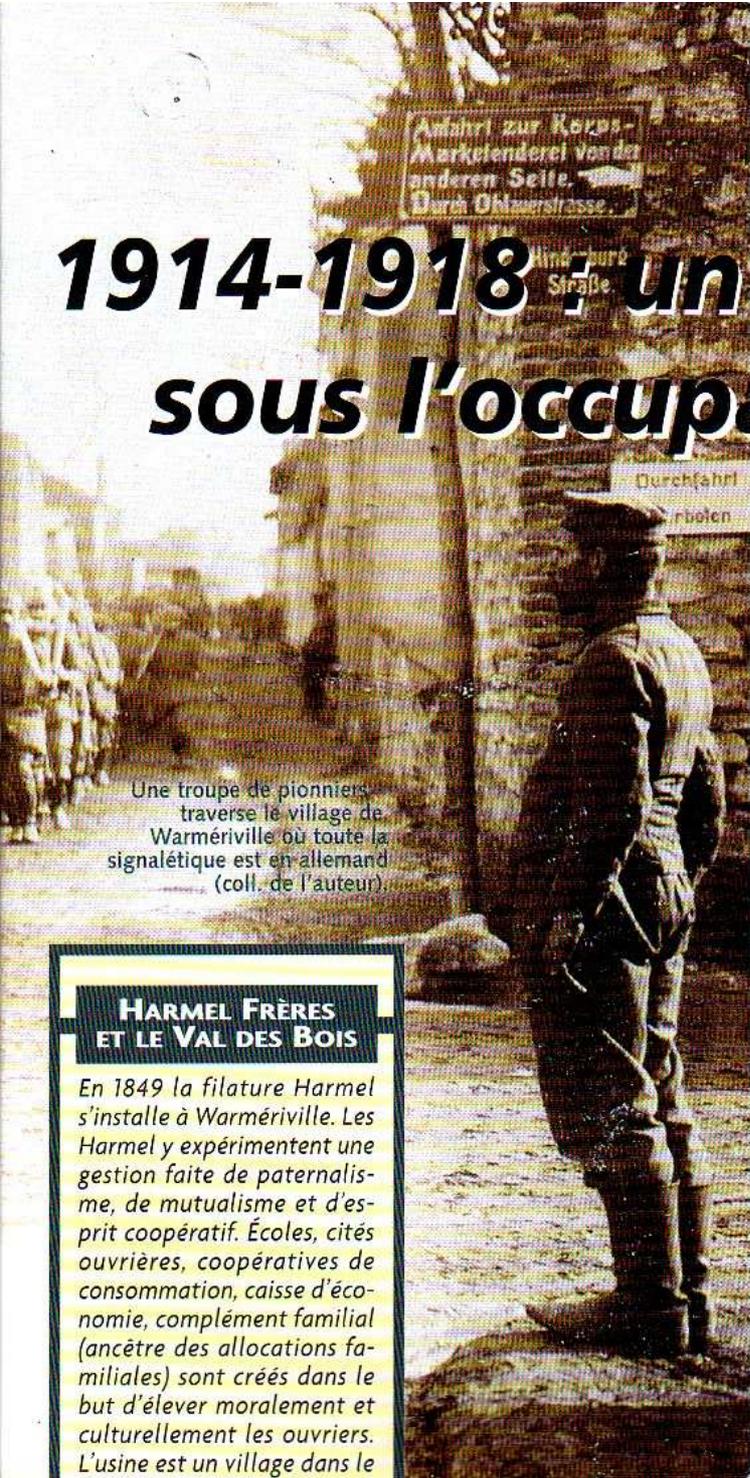
entament leur progression dans la Marne. Dans la nuit du 1<sup>er</sup> au 2 septembre l'usine Harmel sonne l'alarme : après les Ardennais, les Warmérvillois se jettent à leur tour sur les routes. La moitié d'entre eux ne dépasse pas Reims qui est pris dès le 4 : 1 200 personnes regagnent alors le village où les arrivées massives

de troupes ne se font que mi-septembre. Les Allemands, tenus en échec sur la Marne, sont en train de reculer au nord de Reims. Ce contexte de retraite explique sans doute l'absence à Warmérville de violences envers les civils que d'autres localités ont connues avant la bataille de la Marne.

## En exode puis de retour au village



# 1914-1918 : un village marnais sous l'occupation allemande



Une troupe de pionniers traverse le village de Warméreville où toute la signalétique est en allemand (coll. de l'auteur).

## HARMEL FRÈRES ET LE VAL DES BOIS

En 1849 la filature Harmel s'installe à Warméreville. Les Harmel y expérimentent une gestion faite de paternalisme, de mutualisme et d'esprit coopératif. Écoles, cités ouvrières, coopératives de consommation, caisse d'économie, complément familial (ancêtre des allocations familiales) sont créés dans le but d'élever moralement et culturellement les ouvriers. L'usine est un village dans le village très organisé sur lequel occupants et occupés vont s'appuyer, mais avec des motivations différentes, durant la guerre.

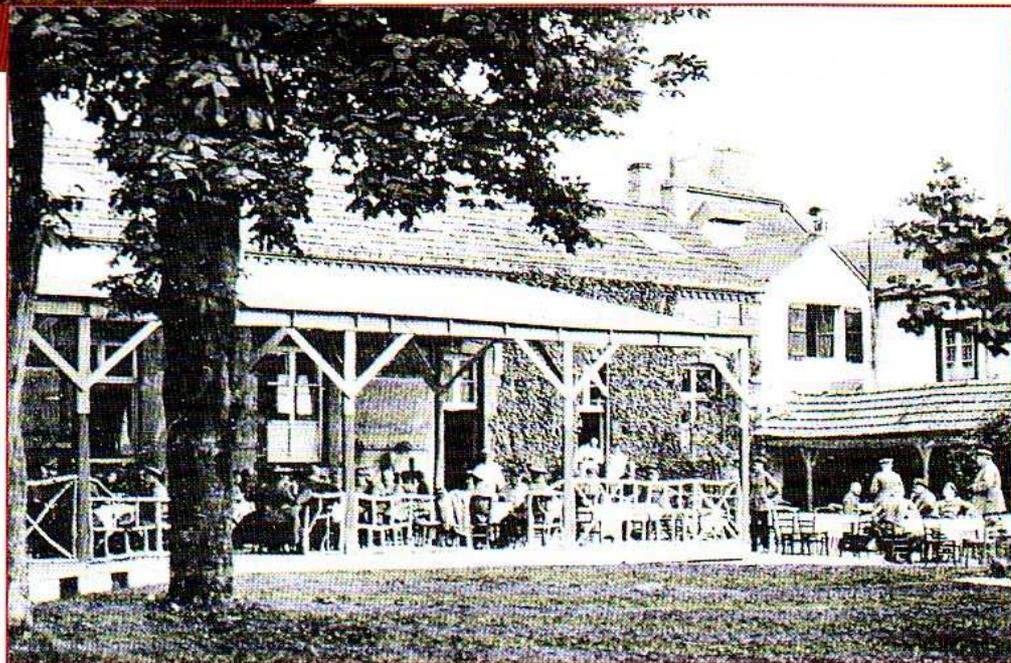
## FACE À L'OCCUPANT, LA VIE S'ORGANISE

Une tension extrême règne dans le village, les va-et-vient de l'armée sont constants. Chacun vit dans la confusion, persuadé néanmoins que la situation n'est que provisoire. Or, octobre ne voit pas le départ des Allemands, bien au contraire : avec la fixation du front, le contrôle des arrières est désormais la priorité des Allemands. Une série de mesures coercitives s'abat

sur le village. Sept hommes, accusés d'espionnage sont arrêtés et déportés, la circulation hors du village est interdite, le couvre-feu instauré. Enfin l'administration d'occupation s'installe, une ortskommandantur remplaçant l'état-major de Von Bülow (fixé dans le village depuis un mois). Les exigences matérielles augmentent aussi, Warméreville s'épuise à satisfaire les réquisitions. La municipalité semble alors se ressaisir. Devant l'épuisement des ressources financières des habitants, elle décide en novembre de verser des allocations militaires et, devançant les autres régions envahies, d'émettre des bons communaux qui remplacent la monnaie. De même, pour assurer le ravitaillement de la population menacée par l'enlèvement des récoltes et

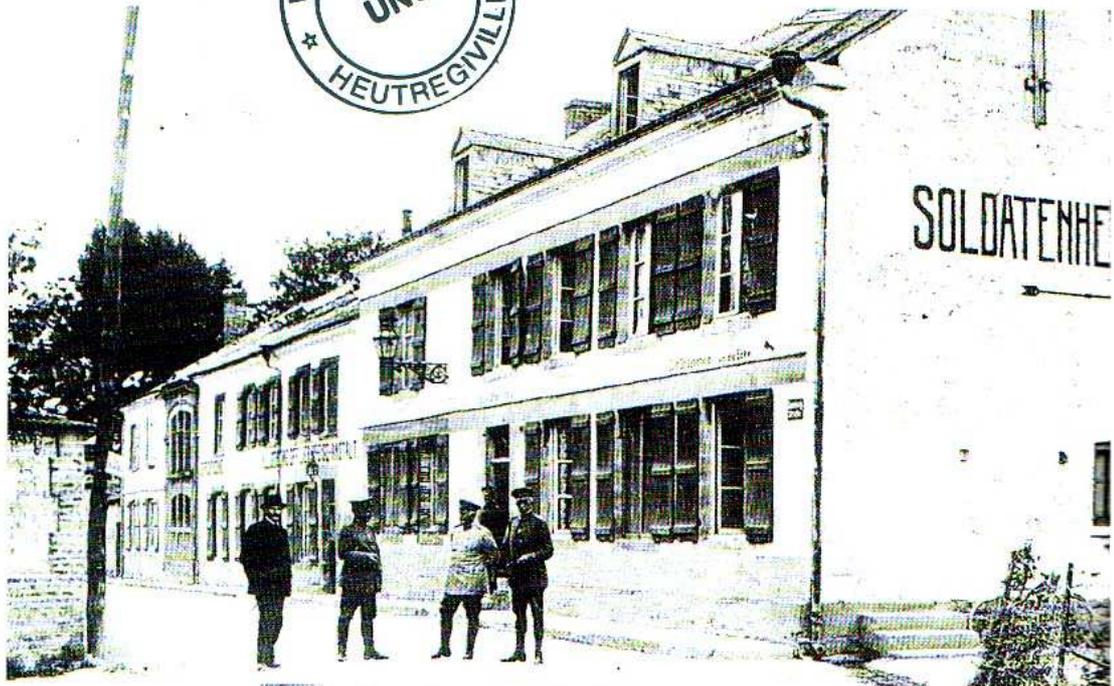
de la farine, elle crée son propre moulin, artisanal certes, mais qui permettra au village de vivre sans rationnement jusqu'en février 1915. Enfin la commune procède à la municipalisation des commerces : une boulangerie et un magasin communaux sont ouverts. L'action communale limite la pénurie mais notre témoin relève avec humour les privations qui lui font perdre 15 kg en deux mois : « Il faut être un fameux maître d'armes pour crever un œil à la soupe que nous faisons en ce moment, aussi on n'est pas malade, la graisse ne vous fige pas sur l'estomac ; du reste je me porte mieux qu'avant ».

La vie quotidienne de l'occupant : le Kasino (mess) des officiers (coll. de l'auteur).





Reste à savoir qui sont les acteurs de la vie communale à l'automne 1914. Seuls le maire, Maurice Harmel, et deux conseillers, P. Saucourt-Harmel, neveu du premier, et L. Loth sont restés au village. Or aucune réunion du Conseil n'a lieu. Bien plus, c'est la filature Harmel qui est à l'origine de la création des bons et des allocations. Et ce sont ces dirigeants, eux aussi demeurés sur place, qui prêtent leurs locaux pour les commerces. Le poids de la filature (750 personnes sur les 1 200 restées au village) justifie l'ingérence de ses patrons dans la gestion communale. Quant au maire, Maurice Harmel, il peut se



La vie paisible de l'occupant à Warméville (coll. de l'auteur).

considérer comme l'homme de la situation, à l'image de son père qui, durant l'occupation de 1870-71, avait organisé le passage de soldats français alors même que l'usine était occupée par les Prussiens. À l'automne 1914, face à l'occupant qui pose les fondations de son système, tout repose donc sur un seul homme, Maurice Harmel, qui, plus que l'autorité municipale, incarne, avec ses frères industriels, l'autorité naturelle au village. Mais au printemps 1915 tout bascule.

### SOUS LE JOUG ALLEMAND

Le 31 janvier le 6<sup>e</sup> A.K. remplace le 10<sup>e</sup> R.K. Avec les troupes d'active le style d'occupation change. Le nouveau *kommandant* reprend le village d'une main de fer : usine et moulin fermés, récoltes et gros bétail entièrement réquisitionnés, maisons numérotées et rues débaptisées. Mais surtout, après un recensement général, tous les hommes sont mis au travail, sans rémunération bien sûr. Après quelques semaines de ce régime les habitants commencent à se plaindre ; la méthode de gestion personnelle du maire est désormais contestée.

Pour calmer le jeu Maurice Harmel décide alors de réunir, pour la première fois, conseillers et notables de Warméville. Est-ce la crainte d'avoir face à lui un pôle de défense uni et trop entreprenant ? Toujours est-il que le *kommandant* fait arrêter et emprisonner Maurice Harmel. Il s'attaque ensuite à la population : 639 personnes (principalement femmes, enfants et vieillards) sont forcées de quitter le village pour être rapatriées en zone tenue par les Français. Ailleurs, en territoire occupé la même opération d'expulsion des personnes dépendantes a lieu. De 1 200, Warméville passe à 566 habitants ; mais la part des hommes de 17 à 50 ans a doublé : l'occupant a donc retenu au village une population de travailleurs. Avec la rupture du printemps 1915 Warméville est, matériellement, spatialement et humainement mobilisé au service de l'effort de guerre allemand. Le *kommandant* a montré à tous qui possède le vrai pouvoir. Il nomme comme nouveau maire Léon Harmel, patron de la filature. Or

Hindenburg Strasse : les maisons transformées en quartier militaire (coll. de l'auteur).

ce dernier confirme l'orientation dans la gestion de la commune prise par son frère Maurice : il réunit à nouveau les notables.

### LE RÔLE DU CONSEIL COMMUNAL

On peut cependant s'interroger sur la marge d'action de ce "Conseil communal" de dix membres, entre une population dans le dénuement et un occupant intraitable. Le *kommandant* impose en effet à partir de mars 1915 à la mairie d'être la courroie de transmission de ses ordres : le maire doit assister à l'appel du matin pour les corvées et lui présenter un rapport chaque soir. Le conseil va pourtant chercher à affirmer sa présence. D'abord, pour garder prise sur la situation, les notables décident de se réunir toutes les semaines, ce que n'exige pas l'occupant. Ensuite Léon Harmel veille à ce qu'une véritable concertation et un partage des tâches existent au

## Emprise allemande sur le village

Conseil pour une action plus efficace et une vigilance de tous les instants. Enfin, personnellement, Léon Harmel répond au harcèlement administratif de l'occupant par un harcèlement épistolaire : en deux ans il envoie plus de

## L'occupant allemand a besoin de bras

1 000 lettres au kommandant. Pour lui, dans les démarches auprès de l'occupant « il faut une grande patience et surtout une grande persévérance pour arriver, mais on réussit presque toujours ». Conscient des risques mais tenace, il conçoit son rôle comme celui d'un négociateur actif.

La question cruciale est celle du travail forcé. Chaque matin, après l'appel, 150 à 180 hommes sont requis par les Allemands. Les premiers mois sont émaillés d'incidents et de refus de travailler. Le Conseil communal cherche, mais en vain, à faire diminuer ces corvées. Il se met alors, tout en versant sur ses deniers une indemnité de 50 c par jour aux ouvriers, à harceler l'occupant pour obtenir un paiement. Le kommandant cède peu à peu : fin 1915 quasiment

tous les hommes reçoivent 1,60 mark par jour. Le calme revient alors. Les hommes acceptent le travail, et veillent même jalousement sur leur salaire. Mais ce qui explique sans doute la soumission des Warmévillois, plus

que le salaire reçu, c'est la conscience d'avoir, en travaillant sur place, une situation privilégiée par rapport à d'autres civils. En effet, partout en territoire occupé, les jeunes hommes ont été déportés. Ces "travailleurs civils", arrachés à leur foyer, déplacés au gré des besoins

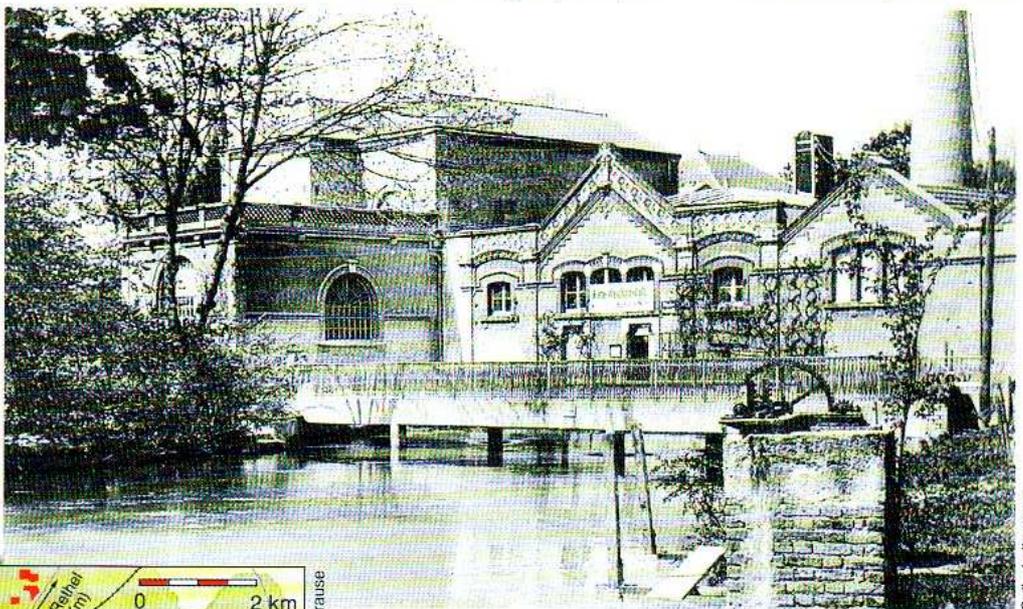
allemands ont des conditions de vie déplorables, et les Warmévillois le savent. Ils ne veulent pas risquer, en se rebellant, de connaître le même sort.

## L'IMPORTANCE GÉOSTRATÉGIQUE DU VILLAGE

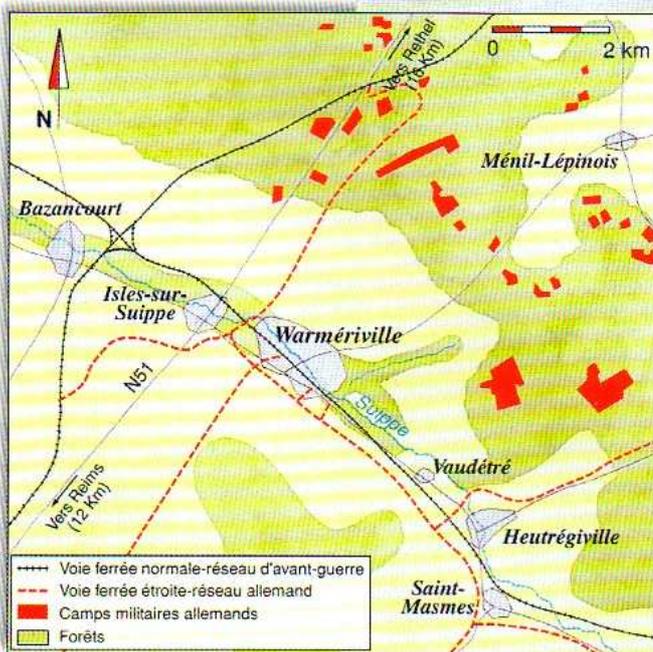
Si, à Warméville, les hommes sont restés, c'est que les besoins sur place sont énormes. En effet la commune est un village d'arrière-front. Entretien, logement des troupes, mais aussi abattage d'arbres et confection de gabions pour les tranchées emploient à l'année les civils, sans oublier la vaste exploitation agricole créée par l'occupant au sein du village, qui requiert

donné lieu à bien des commentaires auprès du Conseil. C'est sur lui que retombe le choix de ceux qui sont partis alors qu'il n'en est rien ». Il semble que pour certains, la charge de conseiller ne soit pas toujours facilement acceptée car c'est se mettre en danger ; Léon Harmel se sent parfois seul en première ligne : « Si quelqu'un pense pouvoir agir autrement et de façon plus avantageuse pour la commune je suis tout prêt à lui céder la place de remplaçant

Un bâtiment de la filature "Harmel Frères" reconverti en blanchisserie par le VII<sup>e</sup> RK.



Coll. de l'auteur



Warméville : site et situation

D'ap. carte d'E.-M. de la 4<sup>e</sup> armée fran., groupe des canevass de tirs, 1917; J.-F. Krause

parfois 85 hommes pour le bétail et surtout les travaux des champs. Le besoin est tel qu'en décembre 1915, quand paraît un ordre supérieur de réquisition de tous les hommes pour les Ardennes, les réclamations du Conseil rencontrent la bienveillance du kommandant qui, pour garder "sa" main d'œuvre, ne désigne pour le départ que 25 jeunes gens.

Dans ce quotidien difficile (mais moins rude que dans d'autres zones envahies en particulier les grandes villes), le Conseil ne recueille pas toujours la reconnaissance de ses administrés : « Le départ des 25 requis a

du maire et ce, avec le plus grand plaisir ». Mais l'expérience de l'occupation pour les villageois transcende ces dissensions. Pour tous c'est un temps de tension psychologique intense qui génère un univers mental particulier.

## GERMANISÉS ET PRISONNIERS

Ce qui frappe, avant tout, c'est la confiscation totale de l'espace villageois par l'occupant : usines entièrement investies par les services de l'armée, mairie-école convertie en Lazaret (hôpital militaire), maisons des absents en logement pour les troupes. Mais, plus encore, c'est



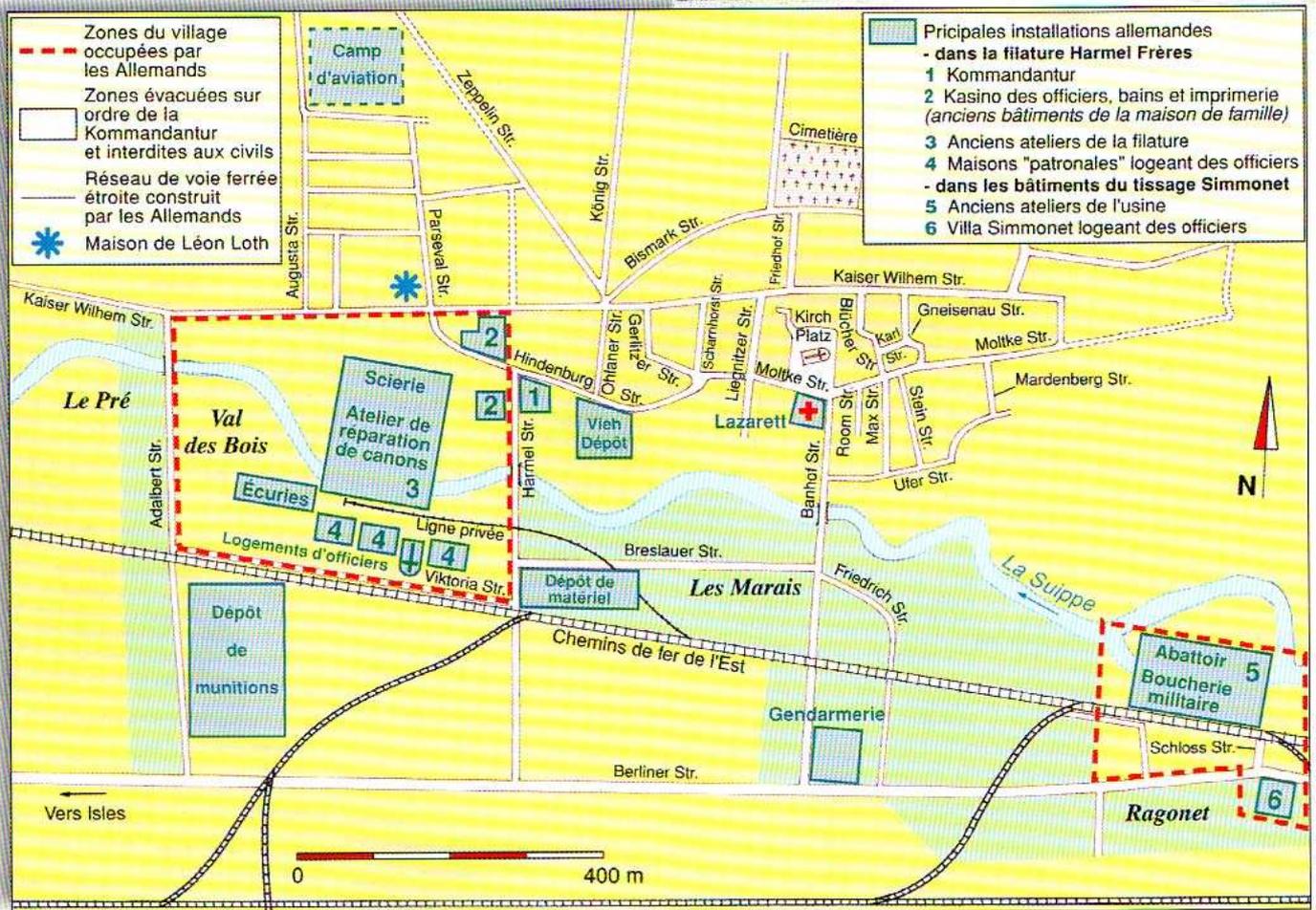
tout le terroir dont, au grand désarroi de tous, les Allemands s'emparent. Aux agriculteurs réclamant l'autorisation d'aller dans les champs, l'occupant (dont on peut soupçonner les visées annexionnistes) réplique que « les champs seront désormais cultivés en bloc par l'autorité militaire, les propriétaires n'ont donc pas à s'occuper de leurs terres ». S'ensuivent le débordement des champs et l'enlèvement du cadastre : les Warmévillois, spoliés de leurs propriétés, sont aussi atteints dans

grands comme petits ils ont la bosse du vol, du pillage et de la démolition ; je suis certain que nous serions à leur place il n'en serait pas ainsi, nous avons plus de respect pour les gens et les choses, même de nos ennemis ». Comme le reste de la nation, les occupés se représentent la guerre comme une lutte de la Civilisation contre la Barbarie.

En fait, avec l'interdiction de sortir du village, le couvre-feu, l'obligation de porter une carte d'identité et d'afficher à la



Un cortège funèbre passe devant la mairie de Warméville - (coll. de l'auteur).



Warméville occupé : plan du village

leur identité. La dépossession est aussi symbolique : « Nous avons hérité d'un nouveau kommandant de place : numéros à chaque maison et le nom des rues en allemand. Nous voilà donc Allemands ». Pour les occupés, ces actes révèlent la vraie nature de l'occupant : « Ils disent tous qu'ils ne sont pas barbares, je le veux bien mais [...]

porte des maisons la liste des habitants, les Warmévillois se voient comme des prisonniers : « Nous sommes très bien gardés en ce moment, il y a des factionnaires dans toutes les rues, on les entend passer avec leurs grosses bottes, aussi on dort tranquilles ». Les villageois se replient alors chez eux, dans une forme de résistance passive,

résolus à "ignorer" l'occupant : « Toujours des soldats se promenant, pour moi je reste tant que je puis sans sortir ». Cependant, dans l'intimité des foyers, cette fermeture mentale cède parfois ; L. Loth écrit au moment du départ de l'officier de justice hébergé 17 mois : « M. Jarnickes [...] a été ému de son départ et nous-mêmes le

regrettons beaucoup. Il était fort sympathique et très bon pour nous ». Quand à la guerre, les Warmévillois en ont leur propre représentation. Confrontés régulièrement aux soldats allemands revenant du front, ils distinguent toujours avec respect ces hommes de l'occupant car ils partagent le même



sort que les soldats français : « Temps sombre comme ce jeune aviateur allemand mort cinq jours après sa chute dont le service a eu lieu à 3 heures. Encore un jeune homme qui disparaît de sa famille dans cette fatale guerre ». Grâce à ces soldats, les villageois se font aussi, à la différence de bien des civils d'alors, une idée très crue de la violence des combats : « D'après les soldats, les bombes déterrent les morts dont les bras et les jambes sortent de terre ; l'air est empesté ».

Des ambulanciers de la colonne de Warméville posent devant le magasin ("geschäftszimmer") qui leur est réservé.



Ces sentiments font que, dès l'été 1915 donc bien plus tôt qu'en France "libre", l'idée de guerre longue et rapidement interminable s'impose dans les esprits des villageois : « Les soldats nous annoncent la fin de la guerre pour juillet, est-ce celui de cette année ou l'autre ? » Mais jamais un doute ne perce sur l'issue de la guerre : l'Allemagne ne peut gagner. Les succès allemands sont systématiquement mis en doute et le moindre mouvement français interprété comme une victoire.

### DES TÉMOIGNAGES POUR RÉSISTER

En fait, malgré leur isolement, les occupés, soutenus par un patriotisme sans faille, se projettent intensément dans le conflit en cours ; peut-être est-ce parce que leur propre situation leur paraît être celle de véritables combattants.

Le journal de L. Loth ressemble en effet à un carnet de combattant. Chaque jour, minutieusement, il note ce qu'il perçoit des engagements locaux. Il se veut ainsi "au cœur" du conflit et tente de retrouver un rôle dans la guerre : « Quoique notre situation ne soit pas embellie je préfère souffrir un an et plus plutôt que de les voir avancer sur notre territoire ». L. Loth reprend souvent les mêmes

mots et thématiques que les soldats des tranchées et démontre la même acceptation profonde de la souffrance : « Nous sommes les sacrifiés, que la volonté nationale s'accomplisse ».

L'occupation est donc perçue comme un état de guerre permanent. La faim, le travail forcé, les réquisitions sont vécus comme les agressions d'un ennemi. L. Loth emploie d'ailleurs explicitement le mot "guerre" pour qualifier l'occupation : « On vient de faire une razzia du reste des peintures, vive la guerre aux civils ! ». Les occupés perçoivent donc avec acuité l'originalité du conflit en cours qui est de gommer la différence entre combattants et non combattants.

La seule arme qui reste aux Warmévillois est celle du témoignage. Durant 30 mois est-ce un hasard si la mairie

## Patriotisme sans faille des villageois

s'astreint à une tenue minutieuse des registres et a le souci constant de les mettre en sûreté ? Cela dépasse les exigences de l'occupant et prouve la volonté de garder trace des épreuves subies, d'accumuler, pour l'avenir, des preuves à charge contre l'envahisseur.

Un acte de résistance, c'est aussi ce que représente le journal de L. Loth qui l'assume comme tel : « Je vais enfouir dans la terre ces notes journalières craignant une visite domiciliaire des gendarmes ». Écrivain clandestin, il se veut témoin pour le futur : « Je confie à la terre ces souvenirs affreux, quoique cela je voudrais les relire avec les miens ». Mais pour lui « le sacrifice des villageois ne sera compris de personne d'autre que de ceux qui ont été dans notre situation ». Les combattants de la Grande Guerre ont souvent eu ce même sentiment : les civils occupés n'auraient-ils pas fait en définitive une expérience comparable, celle d'une guerre totale ?

L'hiver 1916-17 semble en apporter la preuve : les Allemands répercutent sur Warméville la guerre d'usure menée sur le front. Les exactions se multiplient, menant L. Harmel à la démission, refusée par le kommandant. C'est dans cette atmosphère délétère que tombe, en mars 1917, la nouvelle terrible de l'évacuation du village. Le 22 mars 1917 les Warmévillois quittent définitivement leur village. Ils ne le reverront que deux ans plus tard, mais complètement ruiné, comme eux. ■

### Bibliographie

A. Becker, *Oubliés de la Grande Guerre*, Paris, Noésis, 1998.

S. Audouin-Rouzeau, A. Becker, *14-18, retrouver la guerre*, Paris, Gallimard, Bibliothèque des Histoires, 2000.

### APRÈS MARS 1917

Après l'évacuation des civils dans les Ardennes, la militarisation de Warméville est totale, le saccage devient la règle, les quelques civils restants y assistent impuissants. Le 4 octobre 1918, ils sont évacués tandis que les Allemands minent toutes les habitations. Le village est libéré par la 3<sup>e</sup> division coloniale le 11 octobre.